



HAL
open science

Le loger-mobiles au prisme des ambiances

Nicolas Tixier

► **To cite this version:**

Nicolas Tixier. Le loger-mobiles au prisme des ambiances. Sylvain Allemand; Mireille Apel-Muller; Olivier Lecointe; Jean-Baptiste Marie. Loger mobiles. Le logement au défi des mobilités, Hermann Editions, pp.207-212, 2023, Les Colloques de Cerisy, 9791037033215. hal-04348321

HAL Id: hal-04348321

<https://hal.science/hal-04348321v1>

Submitted on 2 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le loger mobiles au prisme des ambiances

Nicolas Tixier¹

L'auteur montre les différentes formes d'ambiances (conçues, perçue, agies) et de confort (de commodité, de maîtrise et de réserve) susceptibles de concourir à la qualité d'un « habiter mobiles ». Il se livre par la même occasion à un plaidoyer en faveur des « précédents » : des innovations qui pour sembler appartenir au passé ne s'en révèlent pas moins actuelles. Il rappelle aussi ce qu'on gagne à prendre le temps d'entendre les idées frappées au coin du bon sens...

« Comment contribuer à la qualité du logement de demain au prisme des mobilités ? Telle est la question à laquelle les directeurs du colloque m'ont demandé de répondre à la lumière de l'expérimentation menée au plan national, "Engagés pour la qualité du logement de demain".

J'y répondrai en partant des ambiances, la thématique de recherche que je poursuis avec mes collègues du Cresson, le Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain à l'école d'architecture de Grenoble. De prime abord, rien ne paraît être plus élémentaire que de parler de l'ambiance dans laquelle on est, mais dès qu'on essaye de la décrire avec précision, c'est nettement plus complexe. Souvent singulière et irréductible, l'ambiance d'un lieu varie selon le jour, l'heure, la météo, le public et nos actions. Mais malgré ces variations, l'ambiance possède en général des caractères qui lui confèrent une identité, qui nous la fait reconnaître.

Au quotidien, nous éprouvons les ambiances autant qu'elles nous éprouvent. Alors que nous ressentons et partageons ces expériences sensibles sans difficulté, la notion d'ambiance, paradoxalement, échappe à toute définition formelle, sans doute trop rigoriste. Elle se vit au singulier, comme un tout qui ne sépare pas les canaux sensoriels ni nos actions de nos perceptions et de nos représentations. Habituellement nous ne savons l'analyser qu'en la décortiquant de façon plurielle, sens par sens, discipline par discipline. De ce fait, plus nos approches des ambiances sont analysées et conçues en termes de décomposition de ses modalités de constitution, qu'elles s'enrichissent d'expertises sonore, lumineuse, thermique, tactile, spatiale et bien entendu sociale, plus nous risquons de perdre ce qui fait leur unité, ce rapport vécu au lieu, toujours unique. "Un singulier fugace, un pluriel éparpillé", résume Jean-François Augoyard².

On le sait, il n'y a pas d'évidence à la description de ce qui fait un ordinaire urbain, le quotidien de l'habiter et ses ambiances ; et il est peut-être encore plus difficile de prendre en compte en projet cette dimension ordinaire des usages et des ambiances sans tomber dans une logique purement programmatique ou normative.

¹ Architecte, professeur à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble (Université Grenoble Alpes), directeur du Cresson, équipe grenobloise du laboratoire Ambiances Architectures, Urbanités.

² Jean-François Augoyard dans « Ambiance(s) », dossier L'espace anthropologique, in *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 20/21, mars 2007, Paris, Éditions Monum, p. 33-37.

Il y a d'abord les ambiances conçues, celles maîtrisées par les architectes, les designers et les ingénieurs, l'enjeu étant de contrôler des qualités ambiantales, extérieures comme intérieures de tous lieux. Il y a ensuite les ambiances perçues, celles au quotidien, que l'on ressent dans un lieu, sujet de perceptions et d'affects.

Il y a enfin les ambiances agies : celles que tout un chacun produit ou transforme ou module par ses actions, et tout simplement par sa présence.

Pour illustrer des ambiances conçues, perçues et agies, je prendrais une thèse de doctorat, un peu ancienne, mais qui garde toute son actualité, celle de Mohammed Boubezari : "Cette thèse montre l'existence de pratiques qui consistent à maîtriser le confort acoustique quotidiennement et naïvement. Sans faire appel à un savoir en acoustique savante, ces pratiques se basent sur des compétences ordinaires de chaque habitant"³. Tout habitant est susceptible de créer sinon de moduler, dans ses propres appartements des espaces sonores, ne serait-ce qu'en ouvrant/fermant les portes, les fenêtres, en disposant (ou pas) des tapis, des rideaux ou tout autre objet ou équipement, jusqu'à des dispositifs électroniques, en les plaçant à certains endroits plutôt qu'en d'autres. Mais aussi chacun gère la situation acoustique et les co-présences par tout un ensemble de gestes qui participent d'un confort sonore par des adaptations autant que des anticipations.

Cette question des ambiances est, pour nous, d'autant plus intéressante qu'elle permet d'hybrider les échelles en même temps qu'une diversité d'acteurs. Mais que gagne-t-on cependant à approcher le "loger mobiles" par les ambiances ? En quoi celles-ci aident-elles à mieux articuler logement et mobilité ? Une première réponse possible réside dans le principe d'une variation des ambiances, le fait de ne pas être dans un monde aux ambiances identiques, mais de pouvoir les moduler et d'avoir la possibilité de passer de l'une à l'autre.

Un exemple en est fourni par Stéphane Tonnelat, chargé de recherches au CNRS au laboratoire Mosaïques, avec William Kornblum. Ils ont étudié les trajets dont chaque habitant des différents quartiers fait l'expérience de chez lui jusqu'à prendre la ligne 7 du métro de New York⁴. Ils montrent parmi de nombreuses observations passionnantes comment les usagers d'un quartier passent d'une ambiance familiale, intime, intérieure, à une ambiance de voisinage puis à une ambiance cosmopolite, formant une "communauté situationnelle" en quelque sorte ; et comment ce passage procède par gradations, par apprentissage ou par rupture selon les personnes. Ils montrent aussi comment sur le chemin du retour, les seuils de passage d'une ambiance à l'autre ne sont pas exactement les mêmes qu'à l'aller, contrairement à ce qu'on pourrait croire.

Cette variation des ambiances fait tout le goût des itinéraires choisis et non subis, elle construit un habiter bien plus vaste que celui de notre seul logement au-delà de l'unique fonctionnalité, la qualité des ambiances participent de nos décisions pour choisir tel mode de déplacement plutôt qu'un autre, quitte à rallonger son trajet, prendre plus de temps, pour retrouver une ambiance que l'on apprécie ou s'aventurer à en découvrir une autre. Vivre, comme disait Georges Perec, c'est passer d'un espace à un autre. On pourrait tout aussi bien dire que vivre, c'est passer d'une ambiance à une autre.

³ Mohammed Boubezari, *Méthode exploratoire sur les pratiques intuitives de maîtrise du confort acoustique en milieu habité. Architecture, aménagement de l'espace*. Thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Augoyard, Université de Nantes, 2001. Manuscrit en ligne : <<https://theses.hal.science/tel-01878502/>>.

⁴ Stéphane Tonnelat et William Kornblum, *International Express : New Yorkers on the 7 Train*, New York, Columbia University Press, 2017.

Pour prolonger l'explicitation des enjeux d'une approche par les ambiances dans notre rapport à l'habiter-mobile, je m'appuierai sur les travaux de Pascal Amphoux, un chercheur multidisciplinaire s'il en est – architecte, sociologue et géographe –, membre du Cresson. On lui doit une très stimulante théorie développée depuis les années 1990, la théorie des “trois confort” :

- *le confort de commodité* quand la technique ou l'espace se substitue à nos actions pour nous garantir le niveau de confort – plus besoin de régler son chauffage, d'allumer ou d'éteindre la lumière – tout s'enclenche automatiquement ;
- *le confort de maîtrise* quand l'utilisateur module son niveau de confort en ayant la possibilité de changer des paramètres pour adapter les critères de confort et d'ambiance à son mode de vie, à l'état dans lequel il se trouve à l'instant t ;
- enfin, *le confort de réserve* : il s'agit là d'échapper à la fois à la fonctionnalité et à la commodité conçue pour lui, mais aussi au réglage et à la quête de maîtrise de son propre confort ; ce registre de confort vise à restaurer une relation singulière, intime, avec son habitat. Concrètement, il s'incarne, par exemple, dans une pièce supplémentaire qui ne sert à rien et, donc, potentiellement qui sert à tout ; dans un espace qui nous protège des sonorités extérieures, ou qui nous permet d'être au calme par rapport au reste de la famille, ou encore, comme ici, dans ce bord de fenêtre du fond de la salle de conférences de Cerisy, où des colloquants ont manifestement plaisir à s'installer, probablement parce qu'il leur procure le sentiment d'être un peu dedans, un peu dehors, quand bien même il n'offre pas, de toute évidence, d'assise confortable.

Dans son dernier livre, *La ville de demain*⁵, l'architecte Philippe Panerai fait l'éloge, en quatre pages et avec un dessin, du plan-type d'un appartement du Havre conçu par Auguste Perret, dans le cadre de la Reconstruction. Il en vante la modularité, les ouvertures et les vues d'une pièce sur une autre, les différentes possibilités de cheminement à l'intérieur même de cet espace pas si grand, l'inventivité manifestée jusqu'au moindre détail (la dimension courbe des angles, les coulissants qui redéfinissent des espaces, etc.). La lecture de sa description m'a ainsi rappelé la visite que j'avais faite de ce même appartement quatre cinq plus tôt et l'émerveillement qui avait été le mien en découvrant un appartement conçu selon ce plan-type. Si j'évoque cela, c'est pour inviter à porter notre attention sur les *précédents* et pas seulement à ce qui est déclaré innovant, que ce soit en matière d'habitat ou de mobilité. Pour appartenir au passé, ces précédents n'en sont pas moins pourvus de qualités. Un appartement traversant, comme ceux dessinés par Auguste Perret, vaut sans doute mieux qu'un appartement doté d'un système de réglage prétendument intelligent, “smart” et high-tech. Un minimum de sens critique et de bon sens devrait nous autoriser à questionner le fait que de nombreux logements neufs aujourd'hui sont dépourvus des qualités qui permettent une richesse et une variation des qualités ambiantales.

Aussi voudrais-je me livrer à un plaidoyer pour ne pas considérer les précédents comme forcément appartenant au passé. Pour cela, on peut s'appuyer sur une personne intervenue ici même à Cerisy : Gonçalo M. Tavares, un écrivain et épistémologue portugais, lisboète plus précisément. Voici ce qu'il nous dit : “Conserver l'ancien, faire du nouveau – telle est la devise générale ; oui, mais ce qui est difficile, c'est le contraire : faire de l'ancien et

⁵ Philippe Panerai, *La ville de demain*, Paris, PUF, 2022.

conserver le nouveau. Autrement dit : faire à présent, de notre temps, ce qui maintient les traditions et les habitudes (faire de l'ancien). Et conserver le nouveau, c'est-à-dire : l'être nouveau, quelque chose qui est protégé, qui a le droit d'exister (comme un nouveau-né qui a besoin de quelqu'un qui l'aime et le défend). Peut-être est-ce là un programme architectural vraiment ambitieux. Faire de l'ancien, conserver le nouveau, voilà une étrange devise⁶." Le nouveau n'est pas une valeur en soi, où tout au moins ce n'est pas une valeur suffisante dans la durée. D'ailleurs, il n'y a rien qui vieillit plus vite que quelque chose de neuf. Autrement dit, ce n'est pas parce que c'est nouveau, que cela fonctionnera d'emblée et mieux que l'ancien. Décider de faire du nouveau, cela devrait être aussi s'engager à l'accompagner, à en prendre soin. Il ne s'agit pas, bien entendu, de condamner *a priori*, l'innovation, mais à la penser comme ne relevant pas uniquement d'une nouveauté, mais aussi, et peut-être d'abord en ce qui concerne l'urbain et l'architecture, de la façon dont on *hybride* d'une manière originale quelque chose avec les caractéristiques singulières d'un lieu. Dès lors l'innovation ne serait plus à ériger comme une source de modèles à reproduire dans d'autres lieux, mais un état d'esprit, un mode de pensée, un principe de conception. Voici un exemple pour illustrer mon propos : un convertisseur énergétique (une centrale, une éolienne...) ; c'est une innovation technique dont les qualités intrinsèques ne disent rien de la manière dont il va s'hybrider avec des caractéristiques environnementales, sociales et sensibles du lieu dans lequel il sera installé. Tant et si bien qu'on peut dire que la véritable innovation, pour ce qui nous intéresse, serait moins dans l'objet technique, que dans la manière dont il va s'insérer, dont il va s'hybrider avec des éléments existants. Cela suppose d'être en projet, d'apprendre du lieu, d'être à l'écoute des habitants, des usagers, des acteurs du territoire dans lequel on intervient. Je conclurai donc en évoquant la concertation que nous sommes en train de mener dans la petite ville de Saint-Marcellin, près de Grenoble, sur les problématiques de mobilités et de stationnements. On entend des choses simples au cours de cette concertation : par exemple, des dames un peu âgées et habitant en dehors du centre-ville, nous disent que marcher un km pour faire leurs courses ne leur poserait pas de problème ; seulement, il n'y a pas le moindre banc public sur l'itinéraire pour faire une halte ou des arbres pour marcher à l'ombre l'été. Un autre habitant du centre-ville nous dit en substance : "oui, je n'ai pas besoin de stationner devant chez moi, une place temporaire me suffirait pour charger/décharger mon véhicule". Il y a quelque chose de réjouissant dans ces paroles d'habitants. Des propositions simples, frappées au coin du bon sens, mais difficiles à mettre en place faute souvent d'interactions suffisantes entre les opérateurs concernés.

Voilà ce que je voulais partager avec vous au sujet du loger mobiles au prisme des ambiances, du logement, jusqu'aux espaces publics et... de stationnement. »

Propos retranscrits par Sylvain Allemand

⁶ Gonçalo M. Tavares dans son introduction « Car chaque sol est une vibration », in Luisa Braz de Oliveira (dir.), *Lisbonne, histoire, promenades, anthologie & dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2013.